

Comptes rendus bibliographiques

Histoire de Saint-Brieuc et du pays briochin, publiée sous la direction de Claude Nières, Toulouse, Privat, 1991, 316 p., ill.

Les éditions Privat poursuivent la publication d'histoires des principales villes de France et de Bretagne. Après Rennes (1972), Brest (1976), Nantes (1977), Saint-Malo (1984) et Vannes (1988), voici Saint-Brieuc considérée comme les deux agglomérations précédentes avec le pays qui l'entoure, ceci afin de mieux la situer mais aussi dans le but de disposer d'une matière documentaire plus riche. De fait, les sept auteurs qui se sont partagé l'ouvrage n'ont pas eu la tâche facile : Saint-Brieuc demeura longtemps une ville aussi médiocre que mal connue ; dépourvue de monument célèbre, elle n'a abrité aucun grand homme vraiment illustre, elle ne fut même pas le théâtre d'un événement de portée internationale ou même nationale. Quant au « pays briochin », hormis le petit territoire traditionnel entre l'Urne et le Gouët ou Turnegouët, il est bien difficile de le déterminer en raison de la proche concurrence de Lamballe, Quintin et Guingamp.

Pascal Aumasson, qui traite des périodes les plus anciennes ainsi que de l'Antiquité et Alain Droguet, qui se consacre au Moyen Age n'ont pas beaucoup d'éléments à rapporter. Saint-Brieuc, aux confins de la cité des Coriosolites et de celle des Osismes (pourquoi n'avoir pas mentionné le toponyme Lanfains, du latin *fines*, qui passe pour bien illustrer cette situation frontalière ?) n'a pratiquement pas livré de vestiges gallo-romains. On ignore presque tout de saint Brieuc et tout de son monastère ; on ne sait même pas quand fut établi là un évêché : peut-être seulement au milieu du X^e siècle. L'histoire doit ensuite beaucoup à l'Église. Georges Minois qui, comme les deux auteurs précités, écrit avec une élégance bien enlevée, montre que jusqu'au XVIII^e siècle la ville dut une bonne part de ses activités au milieu ecclésiastique, qu'il soit régulier ou séculier et que l'évêque demeura constamment le premier personnage de la cité. Avec un avantage : le développement d'un collège qui joue un rôle important dans la vie culturelle locale. Mais aussi avec un inconvénient : une tutelle religieuse qui finit par être pesante et qui, par contre-

coup, engendre la montée de l'esprit laïc. Monique Le Bars ajoute au clergé l'influence d'une noblesse nombreuse, souvent peu fortunée; elle montre l'emprise de l'un et de l'autre sur le plat pays. Celui-ci vit surtout d'agriculture; la mer, que ce soit pour la pêche ou le commerce, ne joue qu'un rôle secondaire. Claude Nières, spécialiste des villes bretonnes aux XVII^e et XVIII^e siècles, n'a guère de grain à moudre pour cette période à Saint-Brieuc: pas de grands travaux, pas de constructions importantes, même pas de fortifications à perfectionner ou à remplacer par des promenades puisque Saint-Brieuc fut la seule ville de Bretagne qui ne fut jamais close, d'où l'allure fortifiée de sa cathédrale dès le Moyen Age. La population compte de nombreux paysans; les riches sont rares et ne dépassent pas une solide aisance. Quant à la municipalité, longtemps confondue avec la fabrique paroissiale, elle n'est pas vraiment en place avant les années 1620.

La Révolution, étudiée par Anne Lebel, bouleverse rapidement la société briochine: très vite, les patriotes accélèrent le mouvement révolutionnaire, puis l'élan retombe dès 1791 avant que la question religieuse qui contribue à l'insurrection des campagnes ne retentisse aussi en ville. Si la situation n'est jamais vraiment dramatique, la crise perdure puisque c'est le 27 octobre 1799 que les chouans pénètrent de nuit dans la ville pour en être chassés au petit matin, épisode qui fait au plus une quarantaine de victimes. Ensuite, comme l'écrit Anne Lebel, c'est l'« engourdissement » qui se prolonge jusqu'au Second Empire: en 1844, il n'y a encore aucune machine à vapeur à Saint-Brieuc mais en 1851, il y a toujours 17% de travailleurs ruraux. Puis la population s'accroît, souvent misérable, bien que les classes moyennes se renforcent. Christian Bougeard décrit bien en trois chapitres cette évolution dont le rythme s'accélère jusqu'à l'époque contemporaine. L'essor industriel est notable après 1870, favorisé par les très bas salaires: « on peut dire que l'industrialisation de Saint-Brieuc s'est faite par une surexploitation d'un prolétariat souvent d'origine rurale, en particulier féminin » (p. 202). Ajoutons-y les conséquences des guerres qui ont entraîné l'implantation des usines Chaffoteaux ou Sambre-et-Meuse. Ainsi s'explique l'activité du syndicalisme et des mouvements de gauche. Tout cela est fort bien décrit mais il est dommage que la vie religieuse, qui tient forcément une grande place dans les premiers chapitres, soit pratiquement passée sous silence à partir de la Révolution: il y avait là aussi pourtant de quoi dire (p. 191, en 1849, Mgr Brossay-Saint-Marc n'était pas archevêque de Rennes puisque son siège ne fut élevé au rang de métropole qu'en 1858...).

Avant que Christian Bougeard ne termine l'ouvrage en étudiant l'évolution contemporaine de la ville où les difficultés économiques n'empêchent pas une vie culturelle active qui aboutit actuellement à

l'accueil de structures universitaires, Pascal Aumasson consacre un chapitre très original à « la parure urbaine ». Sous ce titre quelque peu emphatique, il se fait le guide, avec beaucoup de finesse, des réalisations architecturales et décoratives depuis deux siècles. Grâce à lui, le lecteur rendra un hommage mérité à l'ingénieur Harel de la Noé qui multiplia avec audace ponts et boulevards suspendus pour améliorer un accès à la ville longtemps difficile. Il pourra aussi, au hasard de ses promenades, dater et remarquer sans toujours les admirer, les différents styles prônés successivement par les architectes : néo-médiéval, pseudo-italien, simili-anglo-normand, prétendument breton, voire résolument d'avant-garde. Il pourra même avoir de l'indulgence pour l'architecture de l'église Saint-Michel... Mais il verra aussi d'un œil neuf une statuaire publique abondante et souvent de qualité.

Un seul regret : l'absence d'une conclusion qui aurait pu mettre l'accent sur le charme et l'agrément d'une ville moyenne mais équilibrée dont l'auteur de ces lignes qui y fit ses débuts professionnels garde le meilleur souvenir à la fois de l'accueil qu'il y reçut et du temps qu'il y passa...

André CHÉDEVILLE

La Bretagne des savants et des ingénieurs (1750-1825), publiée sous la direction de Jean Dhombres, Rennes, éd. Ouest-France, 1991.

L'ouvrage, réalisé par le Centre de culture scientifique, technique et industrielle (CCSTI) a pour objectif de remonter le temps pour faire vivre sous nos yeux la science et la technologie à la jonction des XVIII^e et XIX^e siècles, époque de grandes transitions. Écrit par les meilleurs spécialistes, il a été réalisé sous la direction de Jean Dhombres, directeur de recherche au CNRS, directeur d'étude à l'École des hautes études en sciences sociales et directeur du Centre d'histoire des sciences et techniques de l'université de Nantes. Philippe Lanoë a dirigé la recherche iconographique du livre et coordonné la rédaction de l'ouvrage avec Nicole Dhombres.

L'histoire des sciences ou le futur au passé : l'histoire se révèle d'une surprenante actualité. Surtout lorsqu'il s'agit d'histoire des sciences. Discipline méconnue et négligée, elle apporte des témoignages d'une grande vitalité et nous rappelle que les débats scientifiques étaient parfois violents, engagés et passionnants. Réactualiser ce passé à l'échelle régionale peut aussi questionner les sciences et techniques d'aujourd'hui. Cette fin de XX^e siècle est marquée par une grande spécialisation des activités de recherche. Le domaine des chercheurs se rétrécit et demande